Voyage dans la mémoire

(Nouvelles)

Rabah Kheddouci

Voyage dans la mémoire

(Nouvelles)

Traduites de l'arabe par
Mohamed Sehaba

Editions El hadhara

BP 04 (A) Birtouta Alger
Tél.fax : (00213) 21 41 70 46
Email : kheddoucir@yahoo.com

Couverture : Tableau du peintre Etienne Dinet

Dépôt légal : 2641-2015 **ISBN : 978-9931-357-30-8**

Mémoire de la nuit

Mémoire de la nuit

Le long boulevard fend la ville occupée. La place est vaste comme les nuits d'été. Les allées s'étendent ; elles portent en leur sein la peine des vents chargés de milliers de geints. Les poteaux électriques frémissent à cause du froid charrié par le courant dans les eaux et la boue. Les balcons des maisons se lamentent sur leur vie. Plusieurs nuits sont passées sans que le sifflement des fils électriques s'arrête. Les serpents mélangent leur venin aux médicaments pour soigner de la peste qui frappe les ruines plongées dans le songe et brûlantes de soif.

L'intifâdha s'accentue de jour en jour, les portes closes des magasins affichent des écritures en cire rouge : interdit de vendre excepté durant les occasions, les jours de moisson et les nuits d'hiver.

Dans les murs les fissures sont en supplication: elles communiquent entre elles par des soupirs ; et

les enfants scandent : « Palestine, El Qods, le Croissant ! »

- Oncle Yacine ! Oncle Yacine !

Le vieux se tourne vers la source de la voix, les yeux fixés sur le bout de son bâton.

- Oncle Yacine, quelles sont les nouvelles ?

Le vieux Yacine lève les yeux, scrute l'endroit puis dit :

- La terre tourne et le pommier fleurit.

Puis il reprend sa marche à travers les venelles, sur le chemin continu avant qu'un autre appel lui parvienne par derrière:

- Oncle Yacine, fournis-nous du citron, et la contrepartie est comme d'habitude.

Les trottoirs tremblent, les vitres et les dents grincent à l'approche du grondement du tonnerre. Les mères couvent leurs bébés, et les enfants prient, implorant la miséricorde pour les martyrs, pour la résistance et cheikh Yacine.

Cheikh Yacine s'agenouille et regarde le ciel. Un véhicule passe, suivi d'une patrouille de soldats portant des casques semblables à des chapeaux d'amanite (le champignon vénéneux).

Puis l’obscurité arrive teinte de gel rouge ; alors la famille Yacine s’abstient de parler, le paysan envoie à son verger des senteurs en ses mots : « Ô racines enterrées ! Est-il venu le temps de la gestation ? Ils ont fabriqués des cercueils avec vos branches. Est- il venu le temps de la gestation ?» Les racines s’étirent, transpercent les tombes dans les lieux d’exil et sur les côtes ; alors le paysan retrouve la paix et s’allonge sur la natte aux bordures usées.

Des seins gonflés, le bébé suce un lait rouge ; puis, les yeux grands ouverts, il se dresse dans les habits déchirés de sa mère et vocifère tous les enfants partagent avec lui l’amour de sa mère.

La fille s’installe dans le coin est de la pièce et se remet à tricoter le gilet qu’elle avait promis à son fiancé combattant. L’enfant bredouille en questionnant: «Papa ! Papa ! Où est grand-père ? Où est grand-père ?»

Et se croisent les regards. Le paysan se laisse oublier la question et rappelle à sa mémoire le champ, les arbres, les oiseaux qui y nichaient (et qui avaient préféré y être brûlés que d’abandonner leurs oisillons) et les balles qui avaient traversé les ruches fixées à leurs troncs.

Dalal serre contre elle son frère, Waël, lui essuyant de la main la morve séchée sur sa joue. Le petit garçon en tire un plaisir, et ses doigts se tendent, palpant les mains de sa sœur. Sa main est tel un petit oiseau dans les miennes, douces. Dalal se rappelle à ce moment son fiancé et le frisson généralisé qui l'avait parcourue quand il lui avait pris les mains en lui faisant ses adieux.

La lumière est éteinte avant l'heure prévue, abdiquant ainsi face aux ténèbres profondes qui dominent la ville, n'épargnant aucun endroit.

Passé minuit, on frappe à la porte avec insistance. Alors le petit enfant pousse des cris de frayeur et se colle à sa maman, désirant regagner ses entrailles.

La porte vibre à nouveau, et le maître de la maison est sûr maintenant que «Chahrayar» est en train d'attendre dehors. Dans son esprit surgit l'image de sa fille, Dalal, en pleurs, implorant: Ô cher père, ne me laisse pas aux mains de ces gens ignobles; j'ai promis à mon fiancé le gilet, c'est le drapeau national; ne les laisse pas le déchirer.

Ils brisent la porte et entrent, devancés par la lumière des projecteurs. Le premier d'entre eux tonne :

- Pourquoi tu n'ouvres pas la porte ?

- Parce que vous êtes des étrangers, répond le maître de la maison.

Le deuxième s'avança précédé du canon de son pistolet :

- Où est ta fille, fils de Yacine ?

- Chez sa tante.

- Ne tourne pas en rond. Choisis entre ta fille et ta vie.

Alors le fils de Yacine se lève et, se tenant tout droit, il adresse aux trois intrus :

- Vous avez piétiné l'honneur de mon pays pendant que j'étais tout petit. Aujourd'hui tant que je tiendrais sur mes jambes vous ne pourrez pas bafouer mon honneur.

Le troisième homme dit, la haine fusant du regard :

- Tu le regretteras, espèce de…

Il l'interrompt :

- Bienvenues soient les blessures ! Mais je ne vendrai pas ma fille aux bouchers de **ce** marché des ténèbres. C’est plutôt vous qui allez regretter.

Leur chef ricana en disant :

- Nous avons vendu le Christ pour une poignée de pièces d’or et nous n’avons eu aucun regret. Allez ! Fouillez la maison !

Le maître de la maison sent du coup l’odeur des oiseaux proie au feu. Il se met à souhaiter que la terre l’engloutisse avant de voir sa fille, Dalal, subir la mort dans son lit immaculé.

Deux des soldats se ruent sauvagement vers la chambre de Dalal ; ils sont surpris par un courant d’air frais qui entrait par la fenêtre. Ils restent figés, jambes plantées au sol. Le lit chaud est vide, et la fenêtre grande ouverte. Le feu de la déception irradie de leurs yeux ; ils ne reculeront pas devant le moyen de l’éteindre.

Dans la dernière partie de la nuit, le bébé s’arrête de pleurer et s’abandonne au sommeil au milieu des cadavres froids de ses parents.

Arrive l'aube du huitième mois après l'événement, et voilà le crieur annonçant la bonne nouvelle : le retour du cheikh de la ville, cheikh Yacine. La ville se met en mouvement pour voir le cheikh, avec sa barbe et sa toge blanche, son chapelet marron suspendu au bras.

Contrairement à son habitude, il avait parlé beaucoup de l'amour et de la procréation, de l'olive et du citron avant de sortir un gilet en laine. Il en fait vêtir un petit enfant qui était assis près de l'imam en disant : « Témoignez ! J'ai transmis le legs de la martyre Dalal ; j'ai offert le gilet au premier enfant qui est venu à ma rencontre.». On dira ensuite tant de choses sur l'héroïne, Dalal, sur son action audacieuse contre les ennemis. Mais qui prêtait attention aux grosses larmes qui partaient des yeux de l'enfant Waël, et tombaient sur le triangle rouge au milieu du gilet ?

Le retour à soi

Le retour à soi

La quantité de café diminuait peu à peu dans la tasse. Des bulles remontaient à la surface comme des vagues dans un lac étroit ; elles frémissaient au toucher de ses moustaches. Ses lèvres et ses dents s'en humectaient et ses traits tiraient de la couleur cendre la force de méditer sur ses jours antérieurs et sur la quantité de café qu'il s'était versé tout au long dans son bol.

Il se répétait : «J'ai bu des tonnes de café sans être parvenu à la moindre idée qui me débarrasserait de cette vie.» Les rêves se consumaient dans sa mémoire à l'instar de la cigarette qu'il pointait devant ses larges narines. Il défiait le monde apparent et gageait sur le temps. Finalement il sourit avec dépit et le souffle de son sourire se répand à travers le corps de sa femme qui, alors, lui dit :

- Cette ville, Ali, c'est « mets-toi tôt au boulot sinon va louez!»

Il la regarde éberlué en se disant : « Ma femme, Louisa, est devenue depuis seulement quelques semaines une citadine parmi les autres, elle vie et respire le même air qu'eux comme si elle avait habité la ville depuis la venue sur terre d'Adam et d'Eve.»

- Comment va Halima ?

- Elle est devant toi, au lit. Sa température ne baisse pas. La pauvre, elle a failli rendre l'âme cette nuit.

Le mari la questionna, désemparé :

- Son état est si grave que ça ?

- Non…ce n'était pas à cause de la maladie ; c'était à la cause de la tête de son frère Achour qui a utilisé sa poitrine comme oreiller durant une bonne partie de la nuit.

Ali poussa un soupir de dépit, le regard se déplaçant entre ses enfants qui dormaient à même le sol de la pièce, puis il dit en expirant :

- Notre famille grandit, et la pièce devient étroite.

Sa famille lui répondit benoitement :

- Elle grandira encore. Jusqu'à quand allons-nous rester ainsi comme des poissons en conserve ! Le temps est venu pour que tu fasses ce qu'a fait ton voisin.

Il demanda déconcerté:

- Et qu'est-ce qu'il a fait?

- Ne vois-tu pas la villa, les voitures et…

Le mari rétorqua:

- N'oublie pas, Louiza, que notre voisin fait partie des anciens combattants de la guerre de libération.

- Et toi, tu n'es pas un moudjahid ?

Les souvenirs de la révolution défilant devant ses yeux, Ali demanda:

- Où sont les moudjahidines qui venaient fréquemment chez nous durant la guerre; ceux qui avaient dit, la première fois où ils débarquaient chez nous : « Nous combattons les impies pour vivre dans la dignité et la liberté.» Sont-ils tombés tous en martyrs ? Impossible ! Ils étaient si nombreux. Et qu'est-ce ces contradictions que je vois s'attiser dans le pays, au sein de notre

société ? Où est la justice sociale tant espérée par chaque martyr de son vivant ?

La femme reposa tout de même sa question :

- N'es-tu pas un moudjahid? N'es-tu pas de ceux qui ont porté la révolution sur leurs épaules?

Je n'ai pas de documents prouvant cela, ma chère épouse.

- Et tes vieilles connaissances?

- Tu es insupportable avec ces questions futiles que tu ressasses. Je t'ai dit plusieurs fois résiste et patiente ; j'ai concocté un scénario en vue d'intégrer les rangs des combattants pour la justice.

Louiza toute émerveillée, lance à son mari :

- Donc nous allons acheter une voiture et habiter une villa avec jardin très tôt.

- Inchâa Allah ; et si nous n'avons pas cela Dieu nous donnera mieux dans son paradis.

Louiza planta son regard dans les yeux de son époux, les questionnant en silence avant de murmurer :

- Aujourd'hui c'est lundi, as-tu oublié le marché

hebdomadaire? Maintenant il est juste à côté de chez-nous.

....

« Excuse!... Qu'est-ce que t'as?...Tu ne vois pas ou quoi?...Avance!» Ses mots traversaient se oreilles à mesure qu'il avançait vers la place du marché. Ali trouvait leur son agréable. Bientôt il se laissa engouffrer dans le carnaval d'une marée humaine où il se verra tout petit.

Les allées étaient nombreuses et les êtres humains étaient de plus en plus nombreux. Dans leur bousculade les corps le poussèrent vers la première voix qui s'élevait à l'entrée du marché:«Chaque maladie à un remède; ça, c'est pour les maux de dents. Essaie ! Essaie gratuitement!»

Ali éprouve une certaine satisfaction et dit :

- C'est ça mon gars, soigne-toi gratuitement, même si c'est dans un marché et même si tu n'es atteint d'aucune maladie.

Puis il tourne à droite et à gauche avant de se dire devant une foule:«Voyons autour de quoi se rassemblent ces gens.»

- Salam ! lança-t-il

Il ne reçoit pas de réponse ; tout le monde était absorbé par le deuxième acte d'un spectacle théâtral de marché, une halqa, tiré du réel. Les acteurs étaient un groupe de jeunes gens.

Il ne reçoit pas de réponse ; tout le monde était absorbé par le deuxième acte d'un spectacle théâtral de souk (marché), une halqa tirée du réel. Les acteurs étaient un groupe de jeunes gens.

«- Je t'ai dit remets la montre à sa place

- Tu ne m'as pas cru ; je t'ai dit que je l'ai remise il y a un instant

- Rapporte-là du ciel! Attends ! (il essaie de le fouiller)

- Tu n'as pas le droit de me fouiller.

- Tu es qui, toi ?

Ali hocha la tête se disant avec regret:«Les enfants du Japon fabriquent des montres électroniques en jouant ; les nôtres se disputent pour elles.»

Les appels le sollicitent de tous côtés comme ceux des radios d'annonces internationales.

Il y a du poisson donc la mer est proche, lança Ali avec une étrange naïveté puis il ajouta, étonné:«Mais d'où se nourrissent toutes ces créatures humaines? Où travaillent-elles? Dieu merci je ne suis pas le seul à chômer. Mais d'où leur vient l'argent ? Je vois des flots d'êtres humains dans chaque rue, comme si les citoyens de ce pays sont dans une démission collective ou qu'ils marchent dans les funérailles d'un mort appelé *Travail*. Ah s'ils savaient que le travail était honneur et foi, le miracle se produirait.»

Un enfant de l'âge de son fils s'approcha de lui:

- Oncle, un sachet, un sachet, avec un dinar seulement.

Un autre vient faire la concurrence au premier:

- Mon sachet est le meilleur des sachets, il peut porter beaucoup plus de choses.

Ali fit alors un signe de la main, tranchant :

- Non, non, je n'en veux pas.

Il se retrouva dans un autre tohu-bohu, au marché des fruits cette fois : des cris comme ceux des morts au Jour du jugement. La sueur se mit à couler de son front sur sa jolie barbe. Son souffle se chargeait de poussière mêlée au gaz échappant des moteurs des voitures. Il se sentait au bord de l'asphyxie. Puis il tendit le cou à la recherche de quelque chose d'indéfinie avant de s'élancer à la hâte fendant les rangs, cognant brutalement les épaules d'un geste saugrenu, jusqu'à ce qu'il arrivât à un endroit vide de passants. Il trouva là un vieillard assis sur une natte et se rappela la demande faite par son fils deux jours auparavant:«Papa, achète-moi un livre quand tu iras au marché.» il dit alors au vieil homme:

- Donne- moi un livre pour un enfant de première année d'école.

Le vendeur lui tend un petit livre de couleur jaune ; son titre était *Le sort des prophètes*. Mais Ali devient soudain blême et le lui remet aussitôt.

L'autre main encore dans la poche à la recherche de quelque chose qui, apparemment, avait disparu. Puis il

s'en alla, retournant vers l'endroit d'où il était venu. Il regardait le sol couvert de pieds puis les visages avec un air suspicieux en disant : «Celui-là? Non ! C'est celui-là qui m'a volé mon argent? Non, c'est plutôt celui-là.» Il avait refait ainsi tout le trajet, en sens inverse. Soudain son attention fut attirée par un vieux à la barbe touffue, portant des habits vétustes, marchant calmement, pointant sa canne vers les vendeurs et s'écriant d'une voix endiablée :

- La mort arrive, ô toi qui délaisse la prière, la mort arrive!

Ali éprouva une sensation d'étrangeté puis, subitement il se résout à mettre en application une idée qui venait de lui traverser l'esprit.

Il s'accroupit devant une vieille femme et se met à observer ses mains qui portaient un petit chapelet marron. Ses rêves s'alignaient dans son imaginaire comme s'alignaient les graines du chapelet le long du fil. Il lui raconta ce qui venait de lui arriver, sur quoi la femme se met à ausculter les augures et à lui lire son sort.

Elle te reviendra, elle te reviendra si tu achètes ce talisman, avec la bénédiction de Sidi Salah.

Ali lui serra la main avec force, le visage frémissant d'émotion pour une raison étrange.

- Sidi Salah ? Connais-tu l'endroit où il se trouve ?

Avec une fierté mêlée de regret, elle dit, soupirant :

- Moi ! Moi, je suis sa fille unique.

Ali se leva, bouleversé.

- Toi, tu es la fille de Sidi Salah ? Vraiment? O Dieu! Est-ce vrai? Tu es alors ma mère, dont on a dit que la France l'a jetée dans une vallée.

Le soleil ne s'était pas encore couché ce jour-là qu'Ali s'était trouvé en compagnie de sa mère, sa femme et ses enfants sur le chemin du retour à Sidi Salah. Quand il arriva aux abords du village, il se mit à répéter: «La mort arrive à toi, ô toi qui délaisse la prière.»

Puis il sentit une main douce passer calmement sur son front. Il ouvrit alors les yeux, balbutiant avec effroi :

- Où suis-je? Qui m'a amené ici? Etais-je dans un rêve?

- Réveille-toi Ali, le mouton de l'Aïd s'est enfui de la salle de bain. Il est maintenant sur le toit de l'immeuble ; essaies de le rattraper avant qu'il ne se jette d'en-haut.

Ali se leva à toute vitesse et se mit au balcon. Il vit le mouton gigoter dans son sang, au milieu de la rue, entouré d'une foule de gens. Il entendit ses enfants hurler : «Notre mouton s'est suicidé.»

Suivant le spectacle calmement, Ali retrouva dedans tous les malheurs dont regorgeait la ville en son fond pourri ; alors il se rappela sa spacieuse maison à la campagne avec son verger florissant et décida aussitôt de fuir la ville démentielle et retourner à sa nature.

Crime entre les fleurs

Crime entre les fleurs

«Tu as participé au crime : tu as tué ta fille.»

C'est paroles bourdonnaient encore dans les oreilles de Ammar qui errait à travers les pavillons de l'hôpital cherchant à reprendre ses esprits.

Il venait de retrouver quelque peu ses sens et sa capacité de mouvement, et l'oubli commençait à apaiser sa mémoire, dissipant les tristes images qui s'étaient accrochées dans sa réserve mentale. Mais les mots de l'inspecteur qui lui avait rendu visite à l'hôpital s'étaient déjà profondément fixés dans sa pensée et transformés en cauchemar qui le hantait à tout moment.

«Tu as participé à la mort de ta fille, Amar!» Amar se répétait ces dures paroles avant d'entrer dans un délire d'interrogations qui ne s'arrêtait que par la prise de calmants qui mettaient ainsi fin à ses agitations devant les gens. La colère et le remord se mêlaient et provoquaient chez lui une profonde affliction pendant

qu'il reconnaissait à lui-même que sa fille n'était pas sa première victime.

Quelques années avant, Djilali rentrait d'outre-mer. Il conduisait une voiture avec une fatuité démesurée. Il venait de sortir de l'esplanade du port encombrée de véhicules chargées de marchandises diverses provenant d'Europe. Djilali se dit à ce moment-là, s'adressant à sa personne encline au festoiement débridé:«Je rentre de l'étranger; les voitures m'escortent ; voilà donc mon vœu qui se réalise. Qu'importent les sept années que j'ai passées là-bas!»

Sa petite ville natale l'accueillit dans la liesse et l'admiration comme un héros qui venait d'écraser ses ennemis dans une bataille féroce ou un savant itinérant rentrant d'un long voyage, ramenant avec lui les secrets des pays lointains. Les habitants dissertèrent toute la nuit sur Djilali et sur sa Mercedes bleue alors que lui s'enquérait sur l'activité de chacun dans le quartier ainsi que sur ses biens éventuels. Ainsi il saura que Youcef était cultivateur, Mourad, professeur et Ammar, inspecteur de conduite de voiture. Il s'approcha alors d'Ammar lui disant sur le ton

d’une innocente flatterie :

- Tu as une jolie profession.

Ammar répliqua avec empressement, souriant :

- Et toi, tu possèdes une voiture somptueuse.

- Elle te plait ?

- Bien sûr. Et j’ai décidé qu’elle sera la voiture qui portera les fleurs le jour de mon mariage.

Les présents (au mariage de Ammar) étaient émerveillés par la voiture bleue qui transportait la mariée tout en blanc, le jour de noce. Ammar ne pouvait se contenir de joie et il avoua à ses amis que tant qu’il sera en vie il n’oubliera pas la bonne action de Djilali envers lui.

Le bonheur d’Ammar redoublera le jour où il reçut le cadeau de la part de son épouse une année après: c’était leur fruit humain. Il l’appellera Mouna, une petite fille douce et belle au visage rayonnant de lumière presque; sa voix, se répandant comme un chant angélique venu du ciel, emplira la maison de grâce, d’amour et de joie sans pareil.

Quelle agréable fin que de donner la quiétude à son être troublé et apprécier le goût du bonheur qui ne se fixe nulle part, telle une brise fuyant sans arrêt ou un oiseau instable qui passe devant toi dans la bienvenue et l'adieu à la fois.

«Une idée se concrétise tant qu'on s'y engage avec détermination sans hésiter ou reculer.» Djilali arriva un jour chez Ammar en se répétant cela, porté par l'optimisme d'arriver à ses fins d'une manière ou d'une autre.

- Ammar, dit-il, j'ai décidé de passer l'examen du permis de conduire.

- Tu ne l'as pas eu avant ?

- Je veux avoir un permis des poids lourds, et je veux y être aidé.

Ne crains rien. Sans le demander, tu l'a dès maintenant.

Djilali sentit que l'avenir lui souriait. Au comble de la joie, il se mit à embrasser Ammar avec ferveur.

Le lendemain il lui présenta un insignifiant dossier,

puis ce ne fut que quelques jours et son tour d'examen arriva. Il passa donc devant Ammar. A ce moment, de nombreux candidats avant lui repartaient bredouilles après le test, le visage gris de courroux.

En refermant derrière lui la porte du camion utilisé pour l'examen, Djilali demanda :

- Pourquoi, Ammar, tu fais sciemment échouer les candidats les plus aptes ?

- Parce qu'ils font exprès de fermer leurs poches avant l'examen. Commençons les questions !

- Te rappelles-tu que tu es le propriétaire de la voiture dans laquelle est arrivée la mère de Mouna ?

- La réponse : oui Monsieur l'ingénieur, et sa marque est Mercedes, dit Djilali accompagnant sa phrase d'un large sourire.

Ammar l'interrogea alors à nouveau :

- La deuxième question: pourquoi tu souris maintenant ?

- Parce que j'ai répondu correctement à la première question.

Ammar lui tapa sur l'épaule en disant :

- Une blague ancienne et malgré ça je te félicite. Viens avec moi ; allons prendre un verre, et porter un toast pour fêter ta réussite au permis de conduire.

....

Djilali entama son nouveau travail de conducteur de camion au sein d'une entreprise. Dans ce même temps, Mouna, la fille de l'inspecteur de conduite de voitures, entrait en première année d'école.

Par un jour de congé, Djilali se déplaçait ici et là, transportant dans son camion des objets privés ; la police urbaine l'observait discrètement.

Aux premières lueurs du jour, sortait la petite fille, souriant à la vie qui s'incarnait devant elle sur le visage du vendeur d'une échoppe. A son retour à la maison, avant de finir de traverser la route sur le passage blanc, le camion, qui fuyait la police qui était à ses trousses, lui passa dessus.

La vie peut sourire durant des jours voire des années aux inconscients, mais en un éclair, voilà que la sanction tombe sans ménagement et sans crier gare,

et le cours des choses s'en trouve ainsi bouleversé. Des moments de peine, des moments noirs viendront ensuite obscurcir des décennies de vie.

N'étant pas rentré avec le lait qu'elle devait acheter, son père, Ammar, sortit la chercher, sinon la presser de se hâter. Mais au lieu de la retrouver elle, Mouna sa fille, il vit du lait répandu sur le sol, teinté de rouge sang.

Ainsi Ammar but l'amertume comme il avait bu au verre levé à l'obtention du permis de conduire par Djilali.

Le prix du risque

Le prix du risque

Il est sept heures. La sonnerie annonce le moment du réveil. L'enfant, Zouhir, se leva du lit oscillant tels les arbustes des trottoirs face au vent. Il se plaignait de courbatures, et ses côtés souffraient de meurtrissures, conséquence de l'agressivité du froid durant la nuit.

Il jeta un regard vers eux tous, qui dormaient d'un sommeil profond. L'image du père couché au milieu des quatre chats le remplit de tristesse.

Il se mit face au miroir, contemplant son corps ainsi que les marques qu'il comportait : lignes entrecroisées et creux correspondants aux saillies de la natte en jute sur laquelle il avait dormi.

Il se frotta les sourcils pour chasser le sommeil qui ne l'avait pas encore quitté. Il ramassa une datte du sol et l'introduisit dans sa petite bouche, puis il rassembla ses effets scolaires et sortit en courant, les gouttes de pluie apposant sur son visage de doux baisers.

Juste avant la pause, son estomac se mit à remuer, réclamant à manger. Et comme d'habitude, Zouhir recevra de la part de ses camarades de classe de quoi apaiser sa faim en fromage et chocolat.

Zouhir poussa un profond soupir, lui qui aspirait encore voir ce sourire dont l'avait habitué la personne qu'il chérissait plus que tout et que rien n'avait remplacé après son départ brutal.

....

(«Pour la sécurité de Zouhir et pour qu'il soit élevé dans la droiture, je demande à l'honorable cour…» Le père avait commencé son intervention par ces mots avant d'être interrompu par la mère : «Monsieur le juge, la justice me donne le droit d'avoir mon fils sous ma protection. Et de ce fait je refuse que Zouhir vive loin de moi. »)

Les enfants se ruèrent vers les salles fuyant la pluie qui les avait surpris dans la cour. Le maître reprit la leçon en questionnant :

- Qui lave les habits et les nettoie ?

Les élèves levèrent les doigts pour donner leur

réponse, excepté Zouhir qui semblait avoir l'esprit ailleurs. Ayant remarqué son état, le maître lui posa la question, intentionnellement :

- Zouhir, qui te nettoie tes habits?

Mon père, c'est lui qui me nettoie mes habits

Les enfants éclatèrent de rire, et le visage de Zouhir rougit de honte. Le maître sourit, s'enquérant:

- Et ta mère, elle fait quoi?

La question résonna au fond de Zouhir qui se demanda sur le coup:«Pourquoi ma mère m'a-t-elle abandonné? Qu'est-ce qu'elle fait en ce moment?»

....

(Pendant ce temps, le père s'approchait de la cour, poussé par un désir de victoire, clamant sur un ton de défiance:

- Et moi je refuse que mon fils vive avec son nouveau mari, un homme étranger à notre famille.

La mère l'interrompit à nouveau:

- Et toi aussi, tu t'apprêtes à te marier.

Le père reprit la parole sans se tourner vers elle:

- En plus elle habite près de l'autoroute.

Le mère lui fit alors face et lança, courroucée:

- Mais je n'habite pas dans un taudis, comme toi.

C'est alors que le juge intervint.)

....

«Il pleut des averses, me dit ma mère. Allume le chauffage!» Zouhir lut ce passage de son livre de classe avant de s'arrêter:«Voici la pluie qui tombe en effet, se dit-il, mais où est ma mère? Et est-ce qu'il y a un chauffage dans notre taudis?» La réponse fut que le tonnerre gronda secouant la salle de tous côtés. Le mutisme s'était emparé des élèves apeurés jusqu'à ce que la cloche sonnât. Ils sortirent dans la cour, repartant à la hâte chacun chez lui.

Le hurlement du vent et l'obscurité du ciel annonçaient une révolte de la nature. Quelques écoliers montaient dans des voitures venues les accueillir ; d'autres se faisaient accompagner par des proches sous les manteaux ou les parapluies. Quant à Zouhir, il resta là, à n'attendre **«**Personne**»**.

Finalement, se sentant rabaissé par le regard du gardien, il s'engagea dans le chemin de la rue, affrontant l'averse.

Il se faufilait sous les balcons, à travers les galeries et les couloirs, le froid glacial de la pluie giflant son beau visage de temps à autre jusqu'à ce que l'eau s'infiltrât sous sa chemise vétuste et le vent le mordit par une ouverture de son pantalon déchiré en bas, ce vent qui diffusait une musique d'horreur faisant danser les détritus débordant des égouts.

Il se déplaçait d'un abri à l'autre, la question du maître trottant encore dans sa tête:«Et ta mère, elle fait quoi?»

L'éclair brilla à travers l'obscurité des nuages, et la pluie redoubla d'intensité. Zouhir entra dans une cave qu'il rencontra au hasard sur son chemin. Mais il ne tarda pas à l'abandonner fuyant vers l'extérieur, les crocs d'un chien à ses trousses. Brusquement l'aboiement du chien se confondit avec le crissement des pneus d'une voiture qui venait de le percuter de plein fouet, le renversant dans une marre d'eau.

Pendant ce temps, ses deux parents quittaient le palais de justice. La mère divorcée jurait que Zouhir était à elle et le père jurait que sa vie serait **illicite** si la divorcée obtenait le droit de garde de Zouhir. Et ils se hâtaient pour aller le chercher, chacun désirant le prendre pour lui.

La pluie commençait à diminuer en même temps que la distance entre les parents et leur enfant. Le nombre de curieux augmentait autour du point du drame ; on regardait effarouché les lambeaux de chair de l'enfant et injuriait l'inventeur de l'automobile.

Les deux parents se retrouvèrent, au bout du parcours, dressés l'un face à l'autre. La mère cria : « Sa jambe ! Mon fils Zouhir ! » Avant de tomber évanouie. Le père se jeta sur le soulier de son fils l'embrassant, se lamentant : « Zouhi... Zouhir, mon fils ! » Les lambeaux de chair se confondaient avec les affaires scolaires de l'enfant et les larmes se mêlaient au sang chaud qui donnait à la marre d'eau une couleur mordorée, où on ne lisait plus que des expressions de remords et de désarroi.

Une nuit rouge

Une nuit rouge

Le grand bâtiment dort dans le giron des ténèbres. Abdallah monte avec détermination les escaliers avec ses pieds chaussés de leur seule nudité. Il monte jusqu'à la dernière marche. Son regard plonge dans une mer d'obscurité, et le voilà qui y nage des mains cherchant les limites de son être dans le noir nocturne.

La chaleur du lit avait fini par abandonner son corps, ses entrailles même, pour laisser place au froid. Ses muscles thoraciques frissonnent ; il a subitement envie de renoncer à son idée et de laisser tomber son rendez-vous. Mais aussitôt sa détermination s'attise à nouveau par divers motifs. Il pousse un long soupir pendant qu'il se rappelait son misérable travail, et lui revient à l'esprit ce qu'il endurait comme peine pour les rendre heureux.

Il se dit : «Il est hors de question que je redescende maintenant que j'ai décidé de la rencontrer en cet

endroit élevé, après une année d'attente. » Puis il ajouta avec optimisme:«Je lui dirai: je te demande une seule chose, est-ce tu l'acceptes?»

Il s'approche de la lucarne ouverte qui envoyait vers l'intérieur des ondes lumineuses accompagnées d'un relent de brise. Il jette un regard au monde extérieur à l'immeuble et voit alors le pays entier qui lui parlait du ciel bleu.

Abdallah passe en mémoire l'image des morceaux de literie jonchant le sol de son misérable appartement, au rez-de-chaussée de cet immeuble occupé par les envahisseurs.

Il lance un autre soupir en se faufilant sur le toit avec son corps mince, puis il se tient debout, troublé, regardant les étoiles enjouées dans le giron de la voûte bleue, à la recherche de la Porte Verte qui apparait durant la nuit du destin et qui exauce les vœux qu'on lui adresse tel que le raconte la légende depuis des générations.

Subitement il sent un liquide visqueux entre ses orteils, sur quoi il lance avec répugnance mais d'une voix retenue:« Ah quelle saleté ! Les Français pissent

sur leur toit?!» Puis il remarque:«Peu-il pleuvoir alors que le ciel est clair?»

Brusquement il met la main sur la bouche s'efforçant d'étouffer un cri qui aurait, s'il lui avait échappé, rompu le silence et alerté les habitants. Traversé par un sentiment de peur, il avança de quelques pas prudemment, avalant sa salive sèche, retenant sa respiration dans le silence terrifiant tout en essayant de voir clair dans la situation où il se trouvait : «Mon Dieu! De qui pourrait bien être ce cadavre nageant dans son sang?» Ses orteils imprégnés du liquide qu'il venait de piétiner tressaillaient:«C'est le sang d'un Algérien exécuté cette nuit sur ce toit même.» Il lève les bras au ciel, implorant: «O ciel ! Aies pitié de nous ! Je suis monté vers toi pour voir en ton sein la Porte Verte et y enterrer mon malheur. Et pour te demander victoire sur nos ennemis, mais voilà que je me trouve devant ce sang rouge. Témoigne alors, ô nuit du destin, de ce que le destin fait des enfants de mon peuple, de ma nation. Non, non...»

Dans l'effroi et le recueillement, Abdallah, analyse la scène à la lueur de la lune qui emplissait l'horizon

et embrassait les hauteurs:«C'est sans doute le cadavre du moudjahid que les tyrans ont arrêté il y a deux jours.» Comme la lune envoyait vers lui sa lumière, le visage du martyr s'était éclairé. Et Abdallah se rappelle son frère: après l'avoir tué, les soldats français avaient exhibé son corps devant une foule de gens qui l'avaient enveloppé de regards de compassion et de prière et humaient les relents de fumée des flammes qui se déplaçaient tout au long de l'essence déversé alors sur le sol. Il s'est représenté aussi ce qui était arrivé à son père pendant qu'ils étaient encore petits, lui et son frère: le pharaon de ces temps-là – le caïd – était venu chez eux, menaçant:

- Vends la vache, avait-il dit au père, et paie ton impôt, vieillard.

Son compère, le garde champêtre, avait enchainé:

- Sinon nous t'emmènerons à la prison Sarkadji.

Saïd, le père, avait dit alors d'une voix bien audible, avec l'innocence d'un enfant et la fermeté d'un homme, tout en s'écartant d'eux pour prendre la fuite : Caïd et garde champêtre, vous êtes les valets de l'occupant!

Le garde champêtre était entré dans une rage, avant de rouer de coups de fouet le dos du pauvre père et passer ensuite à la mère qui s'était interposée pour protéger son mari. Les traces de fouet formaient à la fin des motifs et des lignes entrelacées comme s'il s'agissait d'un registre où se racontait la tragédie de l'injustice et de l'oppression à travers les générations.

Le père a été emmené, marchant à pieds derrière les deux hommes. «Mes mains attachées à la queue d'un cheval, se disait-il, et ma vache tirée par la corde du garde champêtre, tous les deux ligotés et trainés dans la poussière de la route. J'ai laissé ma maison sans maître. Peut-être y retournerai-je après avoir rencontré le gouverneur militaire; peut-être n'y retournerai-je jamais, ni mort ni vivant. Adieu ô mes chers proches et amis.»

Les deux petits enfants et leur mère avaient attendu jour et nuit et ce, durant une semaine. Au premier jour de la semaine suivante, on a vu le père arriver. Il n'était plus que deux jambes portant un cadavre tant il était éreinté et défiguré par la torture et les travaux forcés. Il portait un bandage sur la moitié de son visage pour dissimuler une joue tuméfiée et des bleus autour

d'un œil. Ou pour cacher un côté de sa moustache qui avait été rasée de force avec une lame. Ou pour cacher tout cela à la fois.

Abdallah descend les escaliers à toute vitesse et entre dans son appartement à la recherche d'une boite d'allumettes. Puis, après longue réflexion, il sort et se met à ramasser les ordures de devant les portes des appartements comme d'habitude avant de les déposer au bas de l'ascenseur en bois. L'odeur des ordures mêlée à celle de sa sueur qu'il sentait couler de son front lui agressait les narines. Il ne fait pas sortir les ordures dehors, sur le trottoir comme tous les autres jours. Il avait apparemment une autre idée en tête.

Alors que sa langue remuait, prononçant des louanges et célébrations à Dieu, Abdallah sort une allumette et met le feu à une feuille de papier imprégnée de vin qui avait déjà séché. Il jette ensuite la feuille dans les ordures et quitte l'immeuble en courant, l'aube l'accueillant avec le chant du coq. Ses pas s'allongeaient à mesure que se propageaient derrière lui les flammes dans l'ascenseur, cet ascenseur qu'il nettoyait chaque matin.

Abdallah ne prête aucune attention à la sommation lancée par le chef de la patrouille militaire: « Arrête-toi! Arrête-toi! » Et aussitôt il est pris sous un sifflement des balles, qui le poursuit jusqu'à ce que son sang se mette à gicler de tout son corps, comme s'il était un champ où éclataient des fleurs rouges, blanches, vertes. Il finit par perdre son équilibre, il vacille en avançant toujours avant de s'effondrer, un sourire moqueur allongé sur le visage. Il fixe d'un regard serein le ciel de la ville où la lumières des flammes dissipait les ténèbres. Il sourit. Et avant d'expirer, il dit: « Ils sont en train de brûler comme ils ont brûlé mon frère et chassé mon peuple. Je meurs en martyr, béni par la nuit du destin. »

Voyage dans la mémoire

Voyage dans la mémoire

Malgré tout, malgré ce qui s'était passé, la vie a repris son cours. Comme si rien ne s'était produit sur cette terre. Les saisons se succèdent comme d'habitude, leurs fleurs multicolores mourant à la venue de l'été.

Les gens se réfugient dans leurs maisons comme se terrent les fourmis dans leurs fourmilières, attendant à chaque souffle de vent enceint de nuages le sourire de Salomon et ses soldats.

Une fois un journal publia une information qui disait qu'un poisson coloré était tombé du ciel au cours d'une violente tempête dans un pays européen. Le journal affirmait par ailleurs que de gros morceaux de viande étaient tombés sur le sol libanais, donnant aux chats rouges de quoi se rassasier en chair en sang de pigeons blancs. Cette information ne choqua, à ce point que je m'étais pressé vers mon maître d'école pour

lui demander une explication:«Est-ce vrai qu'il existe des animaux vivants au ciel?» Mon enseignant me remontra avec une bienveillance étrange:«Occupe-toi de tes leçons, me dit-il, tu n'as pas à t'occuper de ce qui se passe dans le ciel ou sur la terre, mon bon élève studieux et innocent.»

Depuis, j'ai enterré la question en moi. Mais ma mémoire l'émettait chaque fois que j'entendais le nom du Liban ou du pays cité par le média, et j'essayais là de comparer l'information avec le célèbre dit du valeureux Omar Ibn El-Khattâb : *Le ciel ne pleut ni d'or ni d'argent*. L'incertitude me cernait d'hypothèses contradictoires ; je courais le risque de contracter une maladie nerveuse que personne n'aurait eu auparavant.

Le pensionnaire qui partageait avec moi la chambre d'hôtel coupa le fil de mes pensées:comme s'il avait perçu ce qui me traversait l'esprit à cet instant, il me dit:

- Ne te fatigue pas par les souvenirs et l'évocation du passé méandreux.

Je jugeai bon de lui parler pour extraire ma pensée de la mare d'obsessions et de hantises où j'étais plongé.

- Je ne suis peut-être pas d'accord avec toi, d'un certain point de vue en tout cas, lui dis-je. Surtout si tu connais les règles de grammaire : Le verbe du passé (en arabe) est un verbe indéclinable, souvent bâti sur l'ouverture,(el feth),aussi l'ouverture du passé ct le passage en revue de ses dossiers me donne du réconfort.

- Même si ce passé est noir, et ses racines sont mortes?

- Les arbres meurent debout quand bien même leurs racines se prolongeraient, séchant sous terre. Et les racines mortes servent, habituellement, à produire des maquillages de beauté.

Il m'interrompit :

- Est-il resté de notre passé ce qui embellirait notre présent ?

Je lui rétorquai:

- Je n'ai pas saisi ce que tu veux signifier; je te prie d'être plus clair.

Après un bref silence il me répondit par un long sourire avant de se taire à nouveau. Puis il reprit:

- Nous n'avons pas de présent à embellir malgré que possédons désert et courtisanes. Le temps qui autrefois nous enchantait nous fait pleurer aujourd'hui. As-tu lu ce qu'a dit *Sigrid Hunke* sur notre soleil qui a brillé sur l'Europe?

- Et quelle est la cause de tout ça?

- La réponse est très claire : nous avons perdu les moyens de l'embellissement.

Je lui dis alors en plaisantant :

- Laisse tomber la représentation que tu fais des racines ! Si les filles d'Espagne t'entendaient elles diraient que tu es un vendeur de maquillage.

- Elles n'ont pas besoin de ce que tu appelles maquillage: le sang andalou qui coule dans leurs veines leur suffit comme beauté.

- J'ai le même sentiment. De nombreux habitants d'ici sont des descendants de l'arbre de nos aïeux. N'est-ce pas ?

- Je ne peux répondre à ta question parce que Tarik Ibn Ziyad ne nous a pas laissé de carte d'identité.

Il m'interrompit pour la troisième fois :

- Peut - être l'a-t-il oubliée dans un des bateaux de ses guerriers et qu'elle se soit alors brûlée lorsqu'il y a mis le feu.

- Non, non mon cher ; si tu t'es promené dans la ville de Grenade tu aurai vu mille cartes d'identité de Tarik.

- Ne me porte pas à «m'arrêter et à pleurer au souvenir d'une amante et d'un foyer». Dis-moi: comment t'appelles-tu ?

- Je m'appelle Rachid.

- Enchanté.

Rachid était trentenaire presque. Il ne lui restait que quelques mois et quelques jours peut-être pour boucler sa trentième année. Il avait un penchant pour la réflexion et la méditation. Dans ses études, il est allé jusqu'au seuil d'un magister en droit.

Malgré les dures conditions qui avaient jalonnées son parcours, il défia la peur sous toutes ses formes. Il chuta plusieurs fois mais n'abdiqua jamais. Il s'était toujours relevé de sa chute chargé de plus de volonté et

de certitude que la vie ne signifiait pas seulement manger, boire et dormir mais qu'elle était quelque chose de plus important ; et il se mettait à rechercher de toutes ses forces cette chose plus importante pour laquelle il vivait.

Parti en visite en Espagne, Rachid était descendu dans un modeste hôtel de la partie est de la Capitale. Il n'y trouva de libre qu'une seule chambre, à quatre lits. Il s'en réserva un pour se reposer du voyage tout en se disant:«Demain je demanderai au patron de l'hôtel une chambre pour moi seul, à lit unique.»

Il laissa sa pensée vagabonder, contemplant la pièce spacieuse, aux murs bleus et aux fenêtres marron. Son regard fut accroché par un beau tableau, accroché au mur, en face du lit. Il sentit une certaine paix se répandre en lui alors qu'il était absorbé par les détails d'un jardin dessiné sur l'œuvre d'art ; c'était comme s'il respirait les senteurs de ses fleurs…

- Ne devrions-nous pas faire connaissance puisque nous sommes sous le même toit ?

Le regard toujours fixé sur le tableau, Rachid répondit:

- Le malade, l'hôte et le voyageur on ne leur demande pas leur carte d'identité, et tu es entré dans cette chambre comme un hôte : je me suis donc abstenu de te questionner.

- Ne pas succomber à la curiosité est une vertu des gens dignes.

- Tes paroles sont justes, mais pas pour notre époque.

- Le nom est la clé d'or pour pénétrer dans la personnalité d'un individu. Quel est ton avis sinon ?

- Je n'ai pas d'avis à donner en ce moment, autre que vouloir me reposer.

Rachid s'abandonna aussitôt au sommeil qui, depuis tout à l'heure, taquinait ses paupières flétries. Pendant ce temps l'autre ouvrit une valise et en sortit un carnet et un stylo et se mit à écrire d'un trait fin des mots qu'il ne voulait apparemment pas qu'ils soient lus par autrui.

Les rayons du soleil s'infiltraient par les fêlures des fenêtres, traversant les rideaux en des files dorés, magiques qui venaient chatouiller les paupières de Rachid. Il ouvrit les yeux. Il les ouvrit sur le tableau

avec son château et son jardin splendide. Il se frotta ensuite les paupières et sauta du lit face à l'œuvre d'art, cherchant dessus la signature du peintre. Il n'en trouva nulle trace, et se dit: «En tout cas ce peintre n'est pas de l'école de Picasso.» Il se tourna vers le lit du pensionnaire qui lui avait parlé la nuit d'hier. Il ne le trouva pas. Il remarqua cependant un petit papier posé sur sa place. Il le prit et se mit à le lire. «Mon nom est Djaafar. Si notre rencontre est impossible en ce monde ici-bas, nous nous rencontrerons le Jour du Jugement ; et cela nous suffira. Au revoir.» Rachid sourit de satisfaction, un sentiment qui laissera aussitôt place à l'étonnement. «Qui peut-il être ce Djaafar? C'est un individu vraiment étrange. » Subitement il se souvient: «Oui je l'ai aperçu dans l'avion qui nous amenait avec d'autres dans ce pays. »

……..…

- Bonjour Monsieur !

- Bonjour

- Avez-vous bien dormi ? Ne sentez-vous pas qu'il fait très froid en ce mois en colère ? demanda le maître

le d'hôtel, la main sur le transmetteur téléphonique, tournant ses clés avec dextérité.

Rachid lui répondit calmement :

- Ce n'est pas seulement une colère, mais une véritable révolte que soulève novembre dans la nature, chaque année. Malgré ça les tempêtes apportent une musique qu'apprécient les dormeurs.

Le propriétaire de l'hôtel releva légèrement sa tête d'un gris flamboyant et dit à Rachid :

- Cela me fait plaisir de vous entendre parler si bien notre langue. Avez-vous vécu longtemps en Espagne ?

- Une nuit seulement.

Puis Rachid ajouta en lui-même avec un regret retenu : « Je suis là depuis le huitième siècle après Jésus-Christ. »

Parmi les installations que fréquentaient les pensionnaires de l'hôtel, le Music Hall où l'on servait aussi le petit déjeuner. Assis dans un coin, Rachid y prenait son repas du matin. A la table qui lui faisait face, était réunie une famille espagnole composée du père, de l'épouse et de leur enfant d'à peine une dizaine

d'années. Le père était plongé dans la lecture du journal du matin alors que la mère écoutait une musique qu'elle venait de demander; l'enfant quant à lui s'occupait à remplir les cases de mots croisés dans un petit livre.

La musique flamenco se déversait dans les oreilles de Rachid, faisant vibrer en lui des cordes affectives. Et ressentait une vive émotion le porter à exaucer le vœu de sa mère qu'il avait laissée dans sa ville, contrainte de nettoyer les escaliers d'un immeuble pour subvenir à ses besoins.

- Ton frère, Ali, lui avait-elle dit, l'enfant par lequel j'ai connu pour la première fois la Sublime sensation : la langue serait incapable de décrire ma maternité avec le premier-né.

Puis elle avait ajouté à son attention :

- Je l'ai quitté, à son départ, à l'entrée d'un bateau espagnol. Cherche-le là-bas, tu le trouveras. Je vous attends tous les deux.

Rachid finit son petit déjeuner et se mit à planer des yeux autour des membres de la famille assise en face de lui ; volant subrepticement des regards répétés à leurs

visages, leurs traits. Ainsi il se disait: «Il ne serait pas étonnant que cet homme soit mon frère, venu ici quand j'avais cinq ans.» Il les dévisageait l'un et l'autre alors qu'ils étaient, chacun en son monde, absorbés par la contemplation. Il eut peur de les insupporter en leur posant sa question d'autant qu'il n'avait même pas trouvé une formule pour l'exprimer et justifier son attitude envers eux. Il se dit cette femme pourrait être son épouse, et il se pourrait qu'il se soit marié avec elle ici et ont eu ce garçon si mignon. Saura-t-il prononcer le mot «'ammy» (oncle)?» Le patron de l'hôtel passa devant lui et dit :

- Passerez-vous une autre nuit ici, Monsieur?

Rachid répondit sans hésitation:

- Oui, oui, et dans une chambre individuelle, s'il vous plait.

Le propriétaire de l'hôtel, feignant le regret, dit:

- Les chambres à un seul lit sont réservées pour toute l'année.

Djaafar envoya une missive à son chef au pays: «Rachid côtoie une famille étrangère. Le premier jour de son voyage il a visité une ambassade et une

université, le deuxième et le troisième jour, il s'est rendu à l'extrême sud où il est entré à Radio Malaga. Une liaison douteuse, d'une nature impossible à déterminer. Fin. »

Le ciel, lugubre, se penchait sur la ville, dans une tenue noire tissée par l'océan atlantique qui envoyait des souffles froids à donner des frissons à tout le corps ; et la terre n'en avait cure :

Les fleuves coulaient et les vallons s'allongeaient allègrement contre les montagnes dont les sommets se préparaient à porter la couronne blanche des neiges. Les rues étaient presque désertes en pleine journée. Quelques endroits publics recevaient leurs habitués qui, comme d'habitude, se regroupaient et discutaient de sujets divers. Certains habitants se rendaient aux arènes l'après-midi pour passer des moments de divertissement et d'émerveillement. Ils y puisaient une certaine décontraction après les difficultés de leur vie quotidienne compliquée. Ils tiraient du spectacle émouvant du matador derrière sa cape rouge, risquant sa vie en provoquant le taureau, une chaleur émotionnelle qui venait comme défier la rudesse du froid extérieur ;

ce froid qui attendait de prendre au cou chacun au sortir des lieux publics ou endroits de divertissement.

Une semaine froide ! Dans cet exil, Rachid se sentait mal à l'aise, perdu, lui qui était habitué aux proches et aux amis. Doit-il retrouver Djaafar pour être en sa compagnie. Mais qui sait? Peut-être que Djaafar a quitté cette ville pour une autre?

Rachid se rappela ce que Djaafar lui avait dit dans la chambre d'hôtel: «Tes siens, les bédouins renient leur origine dès qu'ils posent les pieds à l'étranger.»

- Que veux-tu dire, avait-il rétorqué.

Djaafar avait ricané:

- Fais attention de ne pas tomber sur le guichet qui te déleste de ton argent voire qui te ravit la santé par la maladie du sida.

Mais cette maladie n'atteint pas les riches et les princes de notre grande nation, bien que ceux-là passent plus de nuits dans les casinos de Monaco et de Palma que dans le lit de chez-eux.

La raison en est que les casinos là-bas sont aseptisés et leurs clients des professionnels.

Avec la dévotion du croyant et la religiosité du moine, Rachid éprouvait un fort dégoût d'*elles* comme s'il cherchait un endroit où il n'y avait d'ombre que pour Dieu. Il était pris d'une envie de vomir chaque fois qu'il se sentait agressé par une odeur de débauche mêlée à un relent de vin, émanant à distance d'un de ces endroits répugnants. Il se dit: «Sur les côtes de ce pays, j'ai brûlé mes tickets de voyage comme Tarik Ibn Ziyad avait brûlé ses vaisseaux. Dans ces foyers mes aïeux ont passé des siècles, et moi je cherche aujourd'hui, vainement, une chambre où loger. Je suis obligé de résider avec les autres, les autres de n'importe quel pays. Ainsi veut la vie: étranger en tous les temps et en tous lieux, à Grenade, à Gijon. Ah comme le présent ressemble au passé! Où fuir: les Allemands sont devant toi et les Autrichiens derrière, et la balle est entre vous.»

Rachid se retourna subitement et vit tout à coup un individu qui le surveillait de loin. Il s'arrêta. Puis se retourna à nouveau pour détailler l'individu qui maintenant le suivait. Etait-ce le jeune homme d'hier? Oui c'était lui, Djaafar.

Djaafar essaya d'échapper aux regards de Rachid qui l'assiégeaient mais les colonnes, alignées, du palais l'en empêchèrent. Il poursuivit alors sa marche vers Rachid jusqu'à ce qu'il arrivât à son niveau.

- Tu es là ?

- Bonjour Djaafar.

- Etrange hasard !

- Dis plutôt mystérieux plan que de nous rencontrer ici après nous être séparés à Madrid !

- Allons prendre un verre pour fêter notre rencontre.

« Pour lui, c'est comme si nous nous connaissons déjà », se dit Rachid.

En emmenant Rachid vers le distributeur de boissons, Djaafar dit :

- Pour ma part je te connais bien.

Rachid fut quelque peu déconcerté, intrigué par ce jeune homme qui le suivait comme son ombre. Il se dit alors : « Il est sans doute en train d'observer mes déplacements. Il faut que je lui parle clairement pour qu'il ne se donne plus la peine de me surveiller. »

Il s'adressa à Djaafar :

- Ton nom me rappelle un vizir d'Haroun El Rachid.

- Djaafar El Barmaky. Ne t'inquiète pas pour moi : quelle que soit ma fin elle n'atteindra pas la tragédie de la sienne.

Rachid se dit : « Comme il est intelligent ! » puis il lui lança :

- Et pourquoi ?

Djaafar répondit en souriant :

- Je ne courtise pas un pouvoir ou une nouvelle relation. Le palais est plein de courtisanes comme tu vois.

Rachid lui rétorqua sur un ton plein de regret :

- Faire mention de courtisane ici est reprendre une dénaturation introduite par les falsificateurs de notre rayonnante histoire.

- Toi tu as étudié le droit ; pour ce qui est de l'histoire, il existe des spécialistes qui s'en occupent.

Rachid lui dit :

- Assurément, tu connais beaucoup de choses sur moi.

- Ne te l'avais-je pas dit ?

- Mais lorsque quelqu'un fouille les tombes de la mémoire, il doit épargner les ossements.

- Que veux-tu dire Rachid ?

- Haroun El Rachid faisait le pèlerinage une année ; et l'année suivante il se lançait dans une nouvelle conquête - et ne l'arrêtaient ni les courtisanes ni les??? Que les usurpateurs ont introduit fallacieusement dans son âge d'or. Puis ne vois-tu pas que nos gouvernants font aujourd'hui le pèlerinage à Washington et à Moscou une année, et l'année d'après ils versent le sang de leurs frères ? J'espère que tu écriras ça dans ton carnet, Djaafar.

Djaafar remit son stylo dans la poche à peine après l'avoir sorti pour dessiner quelques sites de l'Alhambra :

- Tes propos sont dangereux Rachid.

- Que veux-tu dire ?

- Tu es un danger. Tes idées…

Rachid l'interrompit avec une colère mêlée de moquerie, s'étant assuré que Djaafar était un agent des renseignements :

- Alors écris aussi : cet animal parlant est un danger ; utilisez le produit adéquat pour l'éradiquer, comme c'est le cas des insectes et des rats.

Djaafar se mit à le faire parler, usant de manières détournées:

- Tes propos sont bizarres Rachid.

- N'est-il pas bizarre qu'on tue l'abeille dans les fleurs et qu'on assassine l'espoir dans les idées?

Djaafar demanda un café et le serveur le lui apporta sur le champ. Il porta la tasse à la bouche et en prit une gorgée puis dit à Rachid :

- Je m'aide avec une prise de café pour activer mes méninges afin d'assimiler ce que tu dis ; malgré ça mes méninges sont encore incapables de décrypter tes propos.

- Rachid se leva comme s'il voulait partir puis se ravisa.

- Même si tu avalais un océan de café, dit-il, tu ne leur trouveras pas d'interprétation tant que ta pensée est aliénée.

Djaafar se demanda avec une certaine irritation :

- Et par qui est-elle aliénée ?

- Le pouvoir que tu vénères ; le pouvoir qui te commande et à qui tu obéis sans discuter.

Après avoir retrouvé son calme, Djaafar dit :

- Assis-toi pour que nous nous mettons d'accord. Et ne laisse pas la sottise te dominer.

Rachid reprit sa place en arrangeant sa tenue. Il portait un costume et une cravate marron, alors que Djaafar était engoncé dans un manteau en cuir noir et un pantalon bleu ciel du type délavé.

- Et toi, tu vénères quel pouvoir ?

Rachid répondit avec une déférence sereine :

- Ma vie est aux mains du Créateur. C'est un olivier qui n'est ni de l'est ni de l'ouest.

Quelques instants de silence et de méditation passèrent, chacun d'eux essayant de lire dans les traits de l'autre. Puis Rachid reprit :

- Ça te fait honneur de porter sur toi un symbole de Tel-Aviv alors que tu parles la langue du coran ?

- Que veux-tu dire ?

- Le nom de la marque de ton pantalon.

Djaafar lâcha une salve de rires puis applaudit. Rachid jugea sa réaction étrange ; il avait cru qu'il allait se lever sur le champ et partir acheter un autre pantalon qu'il porterait après avoir jeté celui qu'il avait sur lui. Rachid dit finalement, à voix basse: « Tu as raison cheikh Mahfoud: une jeunesse fourvoyée dans une culture qui l'a envahie jusqu'à l'inconscient. Djaafar l'interrompit alors qu'une voix retentissait en lui : «Mais cheikh El Ghazali a levé l'ambiguïté sur ce sujet.»

- Et comment ?

- Il a dit : les objets produits à travers le monde sont considérés comme générés par un savoir qui n'a pas de pays.

Rachid répliqua, enjoué :

- Le prêcheur a dit juste mais les noms n'appartiennent pas à la science de l'industrie.

C'est alors que Djaafar le surprit :

- Je t'ai vu fréquenté les deux cheikhs, Nacer et Abdelkader ; quelle en était la raison ?

Rachid fut décontenancé par ces propos et essaya de dissimiler sa confusion en bredouillant une réponse vague :

- Sois tranquille, ne crains rien pour ton poste: ce sont des prédicateurs et non des demandeurs de pays.

- Tu n'as pas encore répondu à ma question.

Rachid suivait le mouvement des mains de Djaafar comme s'il craignait qu'il allât l'arrêter. Alors qu'une foule de choses lui revenait en mémoire, il se rappela à la grandeur de Dieu et à sa crainte et dit avec une foi honnête et pure :

- L'unique secret en est que les prêcheurs parlent, éclairés par Dieu. Ils ne sont pas comme certains de tes camarades qui anesthésient honteusement la nation.

Ils se turent, la troupe de musique qui se déplaçait entre les clients assis en groupes s'étant approchée d'eux. Les musiciens portaient des instruments qui produisaient des sons du flamenco. Ils dialoguaient avec les clients du palais par des chansons aux paroles douces et profondes, des paroles touchantes qui ressuscitaient en eux la gaîté de ce palais au temps où l'Andalousie était un jardin merveilleux regorgeant de fleurs qui envoyaient des relents de leurs parfums sublimes dans toutes les directions(les habitants de la côte du pacifique recevait la brise de l'océan chargée de parfums d'une Andalousie de la civilisation). Comme la troupe musicale reproduisait ce passé sur un ton mélancolique, les cœurs battaient autour d'elle, et les mains se tendaient aux poches pour en sortir des pièces de monnaie qu'on offrait à ses membres, les encourageant ainsi et les exhortant à plus de musique douce et de paroles limpides.

- Ta surprise éveille le doute, Rachid.

Rachid répondit, le regard suspendu à la statue d'où jaillissait un filet d'eau :

- Ce qui me déconcerte est que tu me poursuis

comme une ombre.

Djaafar lança la remarque :

- De même que ta plaisanterie appelle à la gravité.

La troupe de musique quitta les lieux. Ils l'accompagnèrent avec un regard lourd de significations. Puis ils se levèrent, marchant en direction de la ville.

Ils passèrent ainsi trois jours ensemble, s'observant, chacun essayant de trouver une signification aux gestes et paroles de l'autre.

Une fois ils s'étaient assis à la même table pour dîner. A la fin Rachid dit :

- J'ai vu que tu visitais les cimetières. As-tu des proches dans ces endroits ?

Djaafar répondit sur un ton de dépit :

- Quand le monde te devient insupportable, visite les cimetières.

- Es-tu dans le désarroi ?

- Non, absolument pas. Mais il y a des choses qui m'inquiètent.

- Dis-moi ; et ton secret sera jalousement gardé.

- Je crains de rentrer au pays sans résultat.

Rachid lui dit en le taquinant :

- En tout cas ton voyage n'a pas été dans l'espace. Il t'a peu coûté. Puis il se ravisa, ne sachant plus comment se comporter tant il était certain maintenant que le but de Djaafar était de l'arrêter.

- Si tu me cherches pour quelque chose je suis devant toi. Tu n'as qu'à m'arrêter pour être tranquille.

Djaafar sourit et se mit à chanter, sans discontinuer, des passages du chant andalou *qom tara bara'ima el-louz* (*Lève-toi pour voir les bougeons de l'amandier)* puis il s'arrêta et se tourna promptement vers Rachid.

- Sois tranquille je cherche quelqu'un qui a déjà quitté ce monde (il sortit un document en parlant). Regarde ce qu'il y a dessus ; regarde de quelle mission j'ai été chargé.

Rachid le dévisagea en disant :

- Dieu soit loué ! Nous sommes tous les deux à la recherche de quelqu'un !

- Et tu cherches qui, toi ?

- Mon frère, Ali. Et toi, quel est le nom de ton défunt perdu ?

- Moi je cherche la tombe d'un martyr, nommé officier Si Mostafa, tombé lors d'une mission dans ces contrées.

- Puisse Dieu accorder sa miséricorde aux Martyrs.

- Qu'on s'entraide alors !

- Comment ça? Alors qu'un de nous cherche dans les cimetières un mort et l'autre sur les visages des vivants son frère.

- Les martyrs ne sont pas des morts. « Plutôt des vivants ; auprès de Dieu, ils seront récompensés. »

Les deux compères conviennent alors de chercher ensemble les deux perdus et ce, sans chercher à savoir l'un auprès de l'autre quelle avait été l'histoire de chacun. Ils se fixèrent un endroit où se retrouver dans deux semaines. Sur quoi Rachid entama des déplacements entre les villes, fouillant les registres et fichiers des mairies, épluchant les listes des travailleurs, détaillant leurs visages à la sortie des usines dans l'espoir de retrouver son frère ou quelqu'un qui l'orienterait vers lui.

Djaafar se déplaçait pendant ce temps entre Grenade, Séville, Cordoue et d'autres villes encore, visitant les cimetières, cherchant dans les registres des morts et parmi les noms inscrits sur les plaques funéraires des tombes de musulmans.

Comme prévu, ils se rencontrèrent deux semaines plus tard, à l'endroit convenu de l'Alhambra et ce, sans avoir découvert le moindre indice pouvant les orienter vers les deux défunts qu'ils recherchaient. Chacun reprocha à l'autre de ne pas avoir fait ce qu'il fallait, puis ils se firent le serment de chercher encore ensemble leurs deux hommes dans tous les endroits où ils passeraient. Et avant de se quitter et aller écrire des lettres à leurs familles respectives, Djaafar dit:

- Mon patron m'as promis un voyage au pays des merveilles pour assister à la coupe du monde si je retrouve la dépouille du défunt Martyr.

Affligé d'entendre cela, Rachid dit :

- Christophe Colomb t'y a précédé. Laissons de côté les attraits et la coupe du monde. Parle-moi plutôt de la coupe de souffrance : ton périple entre les tombes.

- J'ai été bouleversé face aux tombes des hommes célèbres : des héros, des savants ayant contribué à bâtir la civilisation musulmane aux côtés de milliers d'autres tombes appartenant à des musulmans d'Andalousie ; je revoyais à travers eux ces périodes écoulées avec tant de grandeur et de gloire. Il a eu raison le poète qui disait : « Allège le pas. Je crois la croûte de la terre faite de ces corps. » Mon voyage entre les ruines des ancêtres lui aussi a été émouvant. Et toi comment a été le tien ?

Rachid répondit dans une fierté telle, que ses yeux débordèrent de larmes :

- Certes je n'ai pas retrouvé mon propre frère mais j'ai rencontré de nombreux d'autres à travers les noms et les traits humains ainsi que dans le sang qui coulent dans leurs veines. Malgré qu'ils respirent l'air de ce pays, portent sa nationalité et parlent sa langue, ils affichent dans leurs traits les marques de l'exil et de nostalgie de l'origine.

A l'heure du repas, à la demande de Rachid, ils partirent ensemble au restaurant le plus proche. Et après avoir terminé de manger, Rachid dit :

- Je suis déçu de devoir retourner au pays sans rien,

alors que j'ai promis à ma mère de ramener mon frère, Ali, quoi qu'il en soit.

- Elle te pardonnera; le cœur des mères est indulgent. J'aurais aimé que le cœur de mon patron soit comme le sien. Si je rentre sans nouvelles du Martyr je serai privé d'assister à la coupe du monde.

Rachid paya la note, et ils sortirent se promener près du château. Ils en apprécièrent le spacieux jardin au terrain gazonneux et planté d'arbres fruitiers. Leur discussion prenait des ramifications dans tous les sens à l'instar des rigoles avec leur eau à travers les arbustes. De temps à autre, ils se taisaient pour savourer le chant des oiseaux qui louaient le Créateur pour grâce.

Djaafar dit, reconnaissant :

- Nous pensions que tu cherchais… (Puis il se tut. Comme Rachid le pressa de continuer, il reprit) :

- Nous avons cru que tu voyageais pour prêter allégeance à un khalifa ici; et j'ai été chargé de te surveiller dès la première semaine de ton arrivée.

Rachid avec le sourire :

- Que Dieu vous pardonne, puis il remarqua:

j'aurais aimé que nous ayons à qui prêter allégeance avant de disparaître et faire partie du passé tels les peuples de 'Ad et Thamoud.

Il marqua un moment de silence désolé puis :

- Tu es en charge de combien de missions dans ce pays ?

Djaafar était occupé à déchiffrer les écritures sur une vieille porte délabrée. « Ça à l'air d'être une porte de cimetière ! » supposa l'un d'eux. Ils s'approchèrent de la porte et en furent certains. Alors l'ayant ouverte, difficilement, ils entrèrent.

- Essalam alaïkoum (Salut) ! Vous êtes les prédécesseurs ; nous sommes les prochains arrivants.

- Cherche avec moi Rachid. Trêve de poésie, nous avons récité à haute voix tant de vers et de rimes que nous les avons oubliés.

Djaafar et Rachid firent le tour des tombes, arrachant les herbages de sur leurs pierres ou leur bâti en marbre gravé de motifs et d'écritures datant de l'époque de Abderrahmène 1 Eddakhel, qui illustraient la perfection de l'art architectural musulman.

- Aujourd'hui j'irai à la radio et aux journaux lancer une annonce de recherche. C'est la dernière chose dont je tire espoir. Vingt-cinq ans, et plus, sont passés depuis la disparition de mon frère.

- Ne crois-tu pas qu'il est parti vers un autre pays? En tout cas je t'accompagnerai chez les médias.

- Qu'est-ce que je vais dire à ma mère qui attend impatiemment.

- Regarde là-bas, Rachid, regarde bien. C'est le dessin d'un croissant et d'une étoile sur le bâti de cette tombe. Dieu fait que ce soit la tombe du Martyr que je cherche. Approchons-nous.

La tombe en question les reçut avec un manteau vert que lui faisait porter la terre gorgée de rosée ; sur sa partie élevée, des herbes variées et des fleurs sauvages comme une couronne sur la tête d'un roi endormi sur un tapis vert et entouré d'arbres tels des gardes en veille.

Djaafar essuyait les grains de poussière de sur la plaque en marbre qui portait la formule funéraire témoignant du mort. Ainsi les lettres commençaient

à émerger jusqu'à ce que se formèrent les mots. Alors les mains tremblèrent, les lèvres frémirent et les battements des cœurs se firent plus rapides et violents tandis que les yeux débordaient de larmes.

Rachid et Djaafar articulèrent en détachant les sons, bredouillant: «Ici dort le Martyr Ali El Misraoui, connu sous le nom de Si Mostafa.» Puis ils s'arrêtèrent, ahuris, n'en croyant pas leurs yeux. Ensuite ils lurent à nouveau, agités, les sens troublés. Djaafar dit:

- C'est lui: Si Mostafa que je cherchais. Est-ce que c'est ton frère? Nous ne savions pas qu'il avait des membres de sa famille encore en vie.

Rachid se questionnant, étonné et réjoui à la fois;

- Est-ce vrai maman que mon frère, Ali, est un martyr?

- Tu en doutes Rachid?

- Dieu est le plus grand!

- On nous a dit que la famille de Si Mostafa a été déchiquetée par les éclats de…

- Félicitations pour le voyage à…

- J'aurais aimé que ce soit un voyage pour le paradis. Grand et sublime est le titre de chahid (Martyr).

- Les circonstances t'ont transformé Djaafar.

Djaafar rit longtemps avant de s'arrêter brusquement:

- As- tu comment le destin se joue de nous? Nous étions en grand désaccord alors qu'en réalité nous avions la même histoire et même objectif.

Ils s'étreignirent avec une ferveur sans pareil et se congratulèrent avant de se mettre à penser tous les deux au retour, liés par un sentiment d'unité, la fraternité naissant en eux à nouveau.

(Cette nouvelle a été publiée en 1982).

Sommaire